www.delitfrancais.com

On est mignon depuis 1977

Le Délit

Le journal francophone de l'université McGill

vol. 90, num. 34, le mardi 13 mars 2001

Sophie Durocher p16

Macbeth au TNM p10

Princes et princesses p12

L'AÉUM, version 2001 p6

Brèves scientifiques

Quoi de neuf dans le monde scientifique?

Nouveau supraconducteur:

Des chercheurs de l'université de Madison ont découvert un nouveau matériau ayant des propriétés surprenantes. Le borure de magnésium permet en effet de conduire l'électricité à de basses températures sans pertes de chaleur et par conséquent sans pertes d'énergie. La ville de Détroit avait déjà commencé, il y a deux ans, à bâtir son réseau électrique avec de tels conducteurs.

Virus de la fièvre aphteuse:

Cette maladie a provoqué la mort de 77 000 bêtes en Angleterre. Une importation de viande illégale serait à l'origine du fléau. L'Angleterre doit combattre l'infection de type 0, un des sept grands types de la maladie. Cependant, les bêtes développent bien souvent une immunisation à la maladie. Elles sont malgré tout abattues, car elles demeurent porteuses du virus qui se propage dans l'air, les selles ou par contact direct.

Solution aux déchets nucléaires:

Une nouvelle molécule permet désormais de piéger un résidu radioactif, le strontium 90. Le SOMS a en effet le pouvoir d'absorber 99,8 p. cent du strontium radiocatif et a l'avantage, lorsque chauffé, d'acquérir une structure solide qui ne craint pas la chaleur ni les radiations. Idéal pour l'entreposage.

Intelligence artificielle:

En Israël, des chercheurs tentent «d'apprendre» à un ordinateur notre langage. En effet, un «professeur» pose des questions à la machine. Cette dernière ne possède pas les réponses, uniquement les algorithmes nécéssaires à la compréhension de la question. On dit qu'il possède le niveau d'intelligence d'un enfant et, comme ceux-ci, peut parfois se tromper. Mais c'est comme cela qu'on apprend!

Naines brunes:

On ne traite pas ici d'un petit gnome, mais bien d'une étoile dont les signaux radios ont été captés pour la première fois. Ces informations vont nous permettre d'en apprendre plus sur ces objets célestes qui sont très peu massifs et incapables de diriger des réactions thermonucléaires dans leur cœur. Envoyant peu d'énergie, elles restent difficiles à observer.

Vie sur Mars? Prise 345:

On n'y échappera pas: il y a une nouvelle preuve de la vie sur Mars. En effet, des chercheurs ont examiné une météorite qui semble provenir de Mars. Conclusion: les structures minérales ne peuvent qu'être le produit d'organismes biologiques. À quand le martien en chair et en os?

Lèpre:

Le génome de la maladie de la lèpre, qui touche surtout les pays en voie de développement, vient d'être décodé. Ces informations nous permettront de mieux comprendre le fonctionnement de la maladie contre laquelle mère Thérésa avait tant travaillé.

Uranium dans les Maritimes:

L'avion qui s'est écrasé en Nouvelle-Écosse en 1998 contenait de l'uranium appauvri. En effet, ce matériau utilisé dans nos centrales nucléaires canadiennes se retrouve aussi dans les avions. Il est très dense et est présent dans les gouvernes des avions, agissant comme contrepoids. Aucune radioactivité n'a été détectée lors de l'écrasement de l'avion mais désormais, le tungstène remplace l'uranium dans les avions.

Vie et liquide:

Des chercheurs américains ont réussi à produire de l'ADN sous forme liquide. À quoi cela sert-il? Ils n'en ont pour le moment aucune idée. Mais l'exercice était intéressant.

Les trous noirs existent:

Einstein l'avait prédit dans sa théorie de la relativité générale mais voilà que des astronomes travaillant avec les données du télescope Chandra viennent prouver leur existence. Ils ont en effet réussi à photographier un phénomène unique aux trous noirs : une «chute» de lumière.

Un hypothèse pour Nazca:

Les lignes et multiples dessins géométriques s'étendant sur plusieurs kilomètres dans le désert de Nazca sont peut-être issues d'une explication assez terre-à-terre. Non pas pour communiquer avec les extraterrestres, les Indiens les auraient tracés pour suivre les points d'eau dans ce désert. Des chercheurs ont localisé une douzaines de puits le long d'une de ces lignes, qui suivent les failles sismiques dans lesquelles circule l'eau souterraine.

Pour en savoir plus :
www.sciam.com
www.cybersciences.com
www.excelsior.fr
www.pourlascience.com

-JEAN-FRANÇOIS LAROCHE

Erratum

Lors de publications précédentes, nous avons publié des articles sur deux compagnies montréalaises sans toutefois donner leurs coordonnées pour les rejoindre. Nous nous en excusons.

Réponses-à-tout
3302 de Lormier
Montréal, Québec
H2K 3X6

Productions Confidences
45 rue Prince Arthur
St-Lambert, Québec
J4P 1X1

Élections au Délit

L'équipe du Délit se renouvelle. Des élections se tiendront le 27 mars 2001 pour combler toutes les positions de l'équipe rédactionnelle. Tous ceux qui désirent se présenter à l'un des postes doivent l'indiquer au Délit au cours des deux prochaines semaines. Les critères:
Avoir participé à deux soirées de production ou avoir écrit trois articles.

Vous voulez publier une annonce dans *Le Délit*? Faites vite, il ne reste que 3 espaces-pub ce semestre.

Cela vous intéresse?

Appelez au 398-6790 ou faxez votre annonce au 398-8318 ou encore expédiez-la par courriel : daily@ssmu.mcgill.ca

Vous voulez en savoir plus sur les services du gouvernement pour vous?

- Chercher un nouvel emploi
- Démarrer votre entreprise
- Accéder à Internet
- Prendre un congé de maternité
- Planifier votre retraite
- Utiliser l'énergie plus efficacement à la maison

Renseignez-vous sur les centaines de services à votre disposition. Appelez-nous et parlez personnellement avec un agent. Visitez notre site Web. Rendez-vous au **Centre d'accès Service Canada** le plus près.

1 800 O-Canada (1 800 622-6232) | Téléscripteur / ATME 1 800 465-7735 | www.canada.gc.ca | Canada

éditorial

Rira bien...

Cédric Sam

Voilà déjà presque trois ans que la Minorité journalistique invisible (MJI) a fait des siennes au Collège Jean-de-Brébeuf à Montréal. Spontanément, elle était apparue (!) dans les pages du journal étudiant, le Graffiti, en réaction à des pseudo-luttes qui opposaient ledit journal et l'association étudiante.

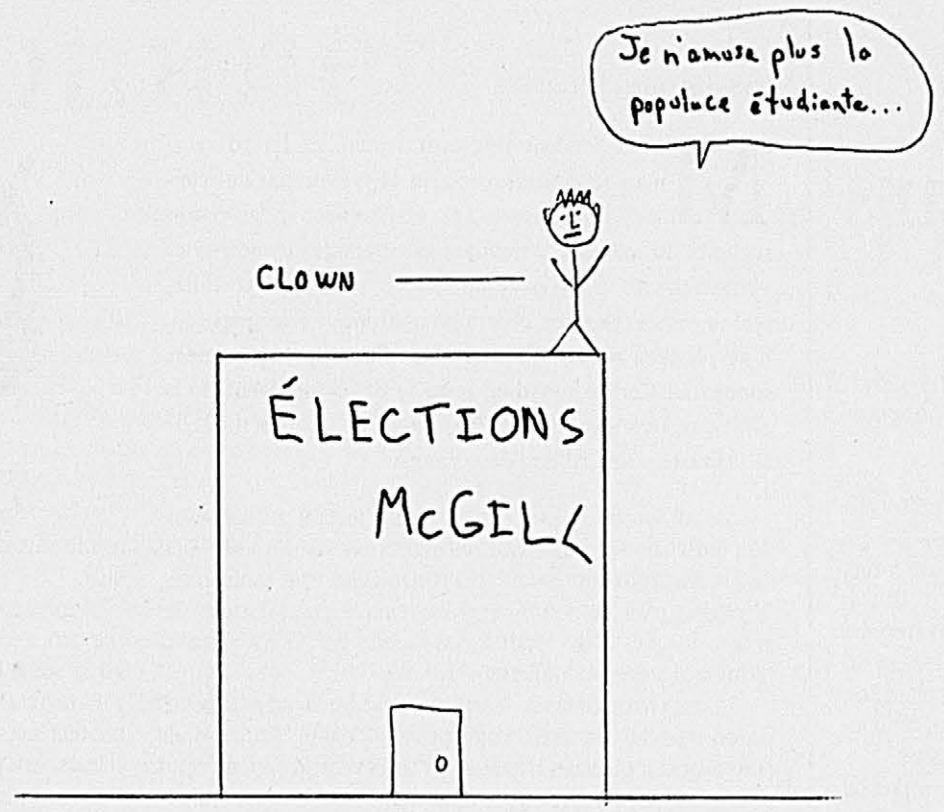
Et qu'est-ce que cette MJI écrivait au juste? Qu'ils étaient scandalisés que les portes magnétiques de la bibliothèque soient à gauche (comme à l'entrée nord du Redpath d'ailleurs).

La MJI, instiguée par un groupe d'étudiants faisant partie de l'équipe d'improvisation, avait un agenda caché, celui de ridiculiser les faux débats entre le journal et l'asso. À la fin de l'année, le groupe avait même eu l'intention de se présenter aux élections de l'association générale, quoique leur manque de préparation ait finalement eu raison d'eux avant même qu'ils ne soient officiellement dans la course.

Plus près de nous, l'équipe du Red Herring, le revue satirique de l'AÉUM, se présentait aux élections du conseil exécutif de l'AÉUM. Selon les résultats préliminaires dévoilés vendredi dernier, le groupe a amassé 20,7 p. cent des voix aux cinq postes qu'ils convoitaient, ce qui est tout de même respectable quand on promeut une «cleptocratie ouverte».

Leur présence sur les bulletins de vote n'est pas un hasard, il va sans dire. Pour les étudiants qui se renseignent dans le Délit ou le Daily depuis deux ans, l'image de leur association étudiante n'est sans doute pas très reluisante. Une année, on nous montre une association qui supporte un accord d'exclusivité impopulaire avec Coke qui a nécessité un référendum pour être repoussé, et l'année d'après c'est une association qui s'engage dans une lutte légale pour expulser les deux journaux de leurs locaux du Shatner.

Tout ça finit bien sûr par profiter autant à ceux qui font la nouvelle qu'à ceux qui l'écrivent. D'un côté, les représentants étudiants se font connaître, et de l'autre, les journaux s'envolent comme des petits pains chauds.



Le rédacteur en chef du Red Herring et candidat à la présidence, DJ Waletzky, disait au Daily: «Nous prenons au sérieux tout ça et il y a une foule de choses dont on voudrait s'occuper». Bien que le canard satirique de McGill s'en prend davantage à l'apathie générée par un décalage entre les visées de l'asso et les besoins des étudiants, le format anti-conformiste ressemble beaucoup à celui de la MJI. Avec de l'humour pointu, on essaie de faire éclater les ballons gonflés par les instigateurs de débats peu significatifs, afin de retourner à ceux qui comptent vraiment pour la population étudiante silencieuse.

Il est à espérer que le nouveau président Jeremy Farrell s'efforcera d'être un médiateur et qu'il saura concilier les différends qui apparaîtront au cours de l'année prochaine. Il ne faudrait surtout pas l'oublier: les étudiants, fondamentalement, ont les mêmes intérêts. Connaît-on le concept de compromis?

Si l'atmosphère reste inchangée, d'autres partis Rhinocéros de ce monde feront surface.⊘

1 + 1 = 2

«Quand on est deux, ça va deux fois mieux...»

Réunion du *Délit* français
Mardi, 17h30
Édifice New Chancellor Day
sixième étage

Le Délit

Le journal francophone de McGill
3480 McTavish, bur. B-03
Montréal, Québec, H3A 1X9
Téléphone: (514)398-6784
Télécopieur: (514)398-8318

PUBLICITÉ
Téléphone: (514) 398-6790
Télécopieur: (514) 398-8318

rédacteur en chef
François Pradella

chef de pupitre-nouvelles
Annie Saibourin

chefs de pupitre-culture
Évangéline Faucher
Anne-Marie Rollin

assistante à la rédaction
Thuy-Tien Tran

coordinateur de la mise en pages
Fon deVuono-powell

coordinateur de la photographie
Bartek Komorowski

coordinatrice de la correction
Vanessa Allnutt

coordinateur du site Internet
Dominic Côté

illustrateur
Docteur Mysterioso

collaboration
Jonathan Arès
François Benneau
Nicolas Bourdon
Jean-Philippe Chartré
Corina Crainic
Hugo Duchesne
Élise Fréchette
Guillaume Gingembre
Stéphane Girard
Jean-Sébastien Lalumière
Jean-Loup Lansac
Jean-François Laroche
Evens Lévesque
Sophie Pillarella
Cédric Sam

gérance
Marian Schrier

assistance à la gérance
Pierre Bullion

publicité
Boris Shedov

photocomposition et publicité
Cameron Campbell

Le McGill Daily
Ben Errett

L'usage du masculin dans les pages du *Délit français* vise simplement à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Le Délit français est publié par la Société de publications du Daily. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.
Le Délit est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse universitaire indépendante du Québec (PUIQ).
Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.
ISSN 1192-4608

contactez-nous avec vos idées, photos, articles à
delitfrancais@hotmail.com

visitez notre site web pour lire le Délit partout dans le monde au:
www.delitfrancais.com

Allez hop!

Francois se soulage sur:

Pot de fleurs

FRANÇOIS PRADELLA

Fumer des fleurs n'a jamais été accepté par les gouvernements et les différents corps policiers. Pourtant, ce ne sont que des fleurs.

Il y a un événement qui a lieu chaque année et qui s'appelle «Québec Cannabis Cup». En fait, il n'y a rien d'extraordinaire qui s'y passe. Des gens paient 100 $ par jour et peuvent ainsi fumer des fleurs qui viennent de différents coins du Québec. C'est d'abord et avant tout un concours pour trouver qui fait pousser les plus belles fleurs du Québec. Les critères de sélection varient un peu d'un juge à l'autre, mais pas énormément. «Le but ultime est d'avoir un joli bouquet», admet un des juges. En effet, un bouquet de fleurs est toujours plus joli qu'une fleur toute seule.

Pour l'édition 2000, il y a eu 400 juges et ils ont fumé plus de 7 livres de fleurs. Et croyez-le ou non, personne n'est allé à l'hôpital. Il paraît même que les 400 juges se sont follement amusés. Le seul côté négatif: cet événement doit rester discret car la police et le gouvernement n'apprécient pas que les gens fument des fleurs. Pourtant, eux, les policiers (et bien d'autres gens) boivent une boisson qui est faite à base de graines. En effet, il paraît qu'ils placent ces graines dans un contenant et font passer de l'eau au travers de ce contenant. Le liquide qui en ressort est de couleur noire et de goût amer, aux dires des policiers. Il procure d'innombrables effets à son consommateur. Par exemple, il stimule le cœur à battre plus rapidement. Les policiers, qui sont les consommateurs numéro un de cette boisson exotique, sont heureux car leur «drogue» est légale. Ils n'ont donc pas à se soucier de la légalité de leur acte.

La consommation de fleurs a été et est toujours mal perçue par la société. Et la désinformation vient principalement des gouvernements. Voulant lutter contre la consommation de cette substance, les gouvernements, surtout le gouvernement américain, fait preuve d'ingéniosité et d'imagination pour décourager la populace de fumer cette fleur. Et bien honnêtement, tous ces efforts ont été et seront toujours vain. Pourquoi? Parce qu'ils prennent les gens pour des imbéciles qui croient tout ce qu'on leur dit. Allez louer le documentaire Grass à la Boîte Noire et vous le verrez par vous-mêmes. Une fois de plus, on prend les gens pour de cons. C'est comparable à ce que disaient les autorités (ce terme englobe tout ceux qui nous dictent notre conduite, les professeurs, les policiers, etc.) par rapport à la masturbation. Ça rend sourd qu'ils disaient. Foutaise.

Dans le documentaire en question, le réalisateur présente des publicités créées par le gouvernement où on voit des jeunes fumer des fleurs et devenir fous, tuer leurs amis et perdre leur motivation scolaire! Tout ça à cause des fleurs. Bien que ces publicités ne se basent sur AUCUNE étude scientifique, elles ont néanmoins provoqué un certain mouvement d'hystérie.

En quelques mots, c'est toute de la marde. ⊘

Voici le mot de la fin que je laisse à un professeur de notre université. Il venait de pendre part à la «Québec Cannabis Cup 2000» et discutait avec un journaliste de la revue Cannabis Culture. L'article a paru dans l'édition de avril/mai 2001 de la page 46-49. Je le cite intégralement:

«Police are not geniuses, nor do they help people, as our Compassion Club found out. But Québécois have a long history of fighting tyrants. Along with BC, Manitoba and other provinces, we'll make sure marijuana freedom is always alive.»

conférence

Peut-on réellement prévenir la guerre?

JEAN-SÉBASTIEN LALUMIÈRE

McGill Student Pugwash accueillait les 10 et 11 mars une conférence sur la prévention des causes de la guerre. Les conférenciers, des représentants du milieu académique, d'organisations non-gouvernementales (ONG) et de l'ONU, ont apporté différentes perspectives et recommandations sur la question. Une plénière permit l'élaboration d'un rapport qui sera soumis au Centre canadien pour le développement de la politique étrangère (CCDPE), lui-même étroitement lié au Ministère des Affaires étrangères.

McGill Student Pugwash est une branche locale de l'organisation internationale Pugwash Conferences on Science and World Affairs. Par l'entremise de rencontres mensuelles et de conférences, le groupe offre un forum interdisciplinaire pour discuter des enjeux éthiques et des implications sociales des développements technologiques et scientifiques.

La conférence de la fin de semaine dernière favorisa la participation d'acteurs de divers horizons et offrit une tribune idéale pour exprimer quelques critiques, certaines véhémences, à l'égard de la politique étrangère du gouvernement canadien. Par exemple, un activiste du groupe Home Not Bombs souleva l'incongruité d'intervenir militairement (d'abattre l'ennemi) pour prévenir ce dernier de tuer. De fait, il rappela au public que les forces de maintien de la paix, les fameux Casques bleus dont le Canada est tant fier, constituent avant tout une force armée. Dans le même ordre d'idées, il soutena avec conviction que les objectifs sous-jacents aux missions de maintien de la paix consistent à protéger les investissements dans la région et à maintenir sous contrôle les peuples du Tiers-Monde pour conserver notre prospérité.

D'un tout autre point de vue, une membre de l'ONG Rights and Democracy ayant passé une vingtaine d'années en Colombie nota plutôt l'empathie et le support du personnel de l'Ambassade du Canada dans ce pays. Le Canada accepte notamment directement les réfugiés, et ce en plus grand nombre que dans n'importe quel autre pays. Habituellement, les réfugiés doivent passer par un pays tier qui applique les normes strictes de l'immigration.

Des membres de la communauté académique ont également contribué à la conférence, dont deux professeurs de sciences politiques de McGill. Professeur Rex Brynen, qui partage son expertise dans les cours sur le maintien de la paix (160-450B/160-650B), a ouvert la conférence en donnant un survol exaustif des différents aspects de la consolidation de la paix. Il a conclu sa présentation en soutenant que des individus et les ONGs peuvent influencer la politique étrangère du Canada, mais pour cela il faut employer le même language que les employés du ministère et le format adéquat.

Professeur Mark Brawley, actuellement visiteur à l'université Harvard, a souligné pour sa part le rôle prépondérant du Canada sur la scène internationale. Le Canada est probablement le seul pays (avec les îles Fidji!) ayant participé à chacune des missions multilatérales de maintien de la paix de l'ONU (depuis 1949). Par ailleurs, en plus d'avoir nombre d'accords bilatéraux avec le Pentagone, le Canada a une relation toute particulière avec son voisin du Sud. Au Kosovo par exemple, où le Canada constituait le deuxième acteur en importance derrière les USA, l'aviation canadienne fut la seule ayant dirigé des missions incluant des Américains; il faut savoir que les États-Unis refusent systématiquement de laisser ses G.I. sous le commandement d'un autre allié.

Les recommandations apportées par les participants à la conférence incluent une plus grande surveillance des tensions politiques avant qu'elles ne dégénèrent en conflits armés, une meilleure coordination entre les différentes agences de l'ONU, la reconnaissance du problème des «réfugiés» internes et une démilitarisation progressive. Au niveau individuel, on peut prendre part à des campagnes pour la paix, comme celle s'opposant au système de défense national anti-missiles (NMD) des États-Unis (voir Vision for 2020 sur le site du United States Space Command). ⊘

Pour plus d'information:
McGill Student Pugwash: www.ssmu.mcgill.ca/pugwash
Pugwash Conferences: www.pugwash.org
Home Not Bombs: tasc@tao.ca
Ploughshares: www.ploughshares.ca
United States Space Command: www.spacecom.af.mil/usspace

Une autre hausse des frais

ANNIE SABOURIN

Deux des trois référendums proposés aux élections de l'AÉUM avaient pour but une augmentation des frais de scolarité.

Le comité de la coordination des services aux étudiants (CCSE) a remis son rapport au Sénat mercredi dernier. Un point important de ce rapport est l'augmentation de 11$ des frais payés par les étudiants pour les services aux étudiants. Il reste au Conseil des gouverneurs d'approuver cette hausse.

Il s'agit d'une augmentation des plus nécessaires selon le Sénat. «Les revenus des services aux étudiants proviennent en partie des frais étudiants. Les services aux étudiants a eu une année difficile et a travaillé fort pour balancer son budget (sic). [....] Le ministère de l'éducation coupe le financement.», a expliqué Rosalie Jukier, doyenne des étudiants et présidente du comité sénatorial. L'argent supplémentaire serait utilisé à combler les problèmes financiers actuels et à initier de nouvelles améliorations aux services aux étudiants dont engager plus de personnel pour le bureau de première année et plus de conseillers.

«Nous avons voté à contrecoeur pour cette augmentation des frais parce que nous pensons que certains services devraient être financés par l'université», a affirmé Wojtek A. Baraniak, président de l'AÉUM, agissant au nom des présidents étudiants siégeant sur le comité sénatorial. Le recteur Bernard Shapiro, président du Sénat, n'a pas écarté cette idée, mais a tenu à affirmé qu'il s'agit «d'une question légitime qui sera confrontée à d'autres questions légitimes». Les présidents étudiants semblent comprendre les pressions avec lesquelles l'université doit travailler. «L'université est sous ses propres "sets" de conditions financières et les frais généraux n'ont pas augmenté depuis plusieurs années», explique Allan Mendelson, président de l'association de droit. Le comité a d'ailleurs fait tout ce q'il pouvait pour restreindre autant que possible l'augmentation de frais.

Dans le cas où de l'argent serait injecté dans le budget des services aux étudiants par l'université ou le gouvernement, les frais seraient diminués, ce qui serait apprécié par la population étudiante. ⊘

nouvelles campus

Décision finale du Sénat pour le Sommet

ANNIE SABOURIN

Le débat sur l'accomodation pour les examens pour le Sommet des Amériques est clos, du moins, il l'est au Sénat de McGill. Les étudiants ne pourront pas utiliser le Sommet comme raison pour différer leurs examens.

La motion demandant qu'une accomodation pour les examens soit accordée aux étudiants désireux de se rendre aux deux sommets à Québec en avril présentée au Sénat le mois dernier a été refusée. L'AÉUM et FTAA-Alert Coalition espéraient que ce ne serait pas la fin. Il y avait encore la possibilité de reconsidérer la motion. Une telle motion devait être présentée par un sénateur ayant voté contre lors du vote initial. Ce qui s'est fait mercredi dernier.

Martha Crago, la doyenne par intérim des études ce cycles supérieurs, a présenté la motion de reconsidération au Sénat en date du 27 février 2001. Elle a mentionné quatre raisons pour cette reconsidération dont une série d'événements confuse s'étant produite à la fin de la rencontre, des amendements potentiels et l'absence du recteur Bernard Shapiro lors du débat. «Les motions initiées par des étudiants ont de la difficulté au Sénat. L'important est que le désir du Sénat soit entendu aujourd'hui et qu'il soit sans équivoque.», a expliqué Robert Sims de l'PGSS qui a présenté la première motion et secondé la motion de reconsidération.

Une motion de reconsidération nécessite deux tiers du Sénat. Il a été impossible de l'obtenir. Un des étudiants sénateurs, Michael Hershfield, a d'ailleurs voté contre la motion. «Je suis très déçu. Il aurait au moins pu accepter d'écouter la motion (sic). Il s'est même assuré que les gens puissent voir qu'il votait contre.», a affirmé Wojtek A. Baraniak président de l'AÉUM à ce sujet. La motion est maintenant morte car selon les règles d'ordres de Robert qui dirigent le Sénat, il est impossible de représenter la motion.

Pourquoi ne pas simplement présenter une nouvelle motion? Selon Wojtek A. Baraniak, cela serait de mauvaise foi selon les règles d'ordres de Robert. ⊘

Opinion

L'attaque Lansac

Les limites de l'excuse étudiante

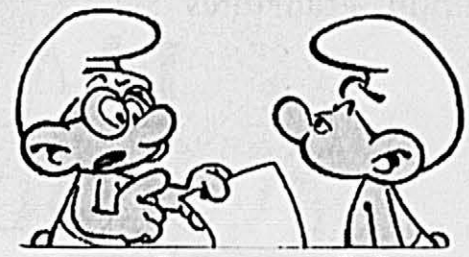
JEAN-LOUP LANSAC

«Papa, elle commence quand la vie?» Cette phrase trop souvent sortie de la bouche d'un enfant, on croirait à l'occasion pouvoir l'entendre voguer entre nos murs universitaires. Pas de cette voix puérile et charmante, non, mais plutôt sous un aspect pernicieux et malsain. Sous forme d'excuse à la paresse, de justification au moindre. Vous avez pu lire entre les pages du *Délit* que ce journal revendique une liberté de niveau de langage, sous couvert de son fait étudiant. Or n'y a-t-il pas ici matière à questionnement?

En effet, un journal étudiant doit-il se soumettre à une rigueur linguistique différente de celle d'un quelconque quotidien? À ce moment, ce serait le diplôme obtenu qui forcerait seul à cette rigueur. Un bout de papier en poche, et nous voilà prêts à nous exprimer comme des grands? En attendant, libres à nous de malaxer la langue sous notre plume guidée par des esprits volages et insouciants. Hypothèse que je récuse.

Une telle conduite, dans le contexte québécois si particulier, n'est et ne peut être acceptable. Alors que la langue française est constamment à défendre contre la masse anglophone nous entourant –le cadre mcgillois étant un joli microcosme– et une fois pris ce pari d'aimer cette langue, il est inconcevable qu'on la trahisse en l'avilissant, en la salissant. Pas dans un média public du moins. Cette fragilité de la langue doit nous amener à la chérir, à la consolider du meilleur de nos forces. C'est en donnant l'exemple d'un français fort que celui-ci peut survivre, pas en se laissant porter sur une vague de désinvolture. Ceux qui ont fait le choix d'étudier en français dans cette institution ne l'ont pas fait avec l'idée en tête d'entendre un professeur dire que Balzac avait des théories «far-fetch» ou que George Sand avait un «crush» pour un certain prosateur. Pourtant cela a lieu. De même, ceux d'entre nous qui ont fait choix de lire le *Délit* sont en droit de s'attendre à y retrouver un français rédigé sous une forme respectable.

Le niveau universitaire est le dernier échelon de notre système éducatif. Renier les acquis précédemment gagnés au niveau du français et s'appliquer à le pratiquer avec une légèreté insoutenable, c'est poser un constat d'échec sur une éducation reçue depuis l'enfance. Ce constat, je ne serai pas le premier à le porter, et souhaite ne jamais avoir à le faire. ⊘



La schtroumpf du schtroumpf à lunettes

À la verticale.

Ouvrir. Fermer.

CÉDRIC SAM

Dans la plupart des ascenseurs, il existe des boutons. C'est un fait, sinon quelle serait l'utilité d'une telle invention? Parmi cette multitude de boutons, il y a celui pour garder la porte ouverte.

On pourrait croire que les premiers ascenseurs à portes automatiques n'avaient pas de tels boutons, et que, par conséquent, plusieurs individus malchanceux auraient connu une fin atroce, écrasés entre deux portes métalliques.

Mais à bien y penser, ce raisonnement est tout à fait absurde, étant donné que les ingénieurs sont quand même assez intelligents pour avoir pensé à un dispositif qui permettrait de rouvrir les portes si un objet (une main ou autre membre encombrant) y restait coincé.

Dans la même veine, on pourrait imaginer un scénario de film d'horreur pour adolescents rendus insensibles après des années d'exposition à la télévision: un groom maltraité par son patron qui meurt d'une affreuse chute de trois étages et qui se réincarne en ascenseur qui se venge en broyant ses victimes devant des témoins horrifiés et impuissants. Ça serait démentiel!

On s'écarte du débat. La question qui se pose ici est la suivante: quelle est l'origine du bouton pour tenir la porte ouverte? Par convenance peut-être? Il y en a toujours qui appellent un ascenseur, alors que le reste du groupe traîne de la patte pour une raison ou une autre. Sinon, par courtoisie, alors que des personnes seules sentent le besoin de démontrer de la compassion pour l'éventuel inconnu voulant se joindre à leur voyage vertical?

Contrôler l'ascenseur de manière absolue est parfois difficile à réaliser. Peu importe la vigueur dont on fait preuve en appuyant à multiples reprises sur les boutons simplement pour retenir la porte ou pour l'ouvrir et sortir de l'ascenseur au plus sacrant, il semble que les effets sont peu prévisibles et dépendent souvent de l'appareil. Les problèmes sont rares avec les modèles récents.

Le but inavoué de ces boutons, et des anthropologues un peu fous vous le diront, c'est de donner une impression de contrôle à celui qui prend place dans la machine, mais un contrôle différent de celui que représente le volant d'une voiture où il doit être réel, sans quoi on se retrouve dans le fossé. Il s'agit plutôt d'un contrôle plus ou moins précis, balancé entre le pouvoir laissé à l'élément humain et la fonction de l'appareil.

Il va s'en dire que c'est avec l'introduction du bouton pour fermer les portes que les choses se sont compliquées un peu. À quoi peut bien servir un tel bouton lorsque les portes sont destinées à se refermer peu importe ce que le passager fera? L'exclusion serait-elle apparue dans le joyeux monde des ascenseurs en investissant les individus d'un pouvoir aussi superflu?

...vive l'hiver

La neige a commencé à fondre samedi. La vue de ces immenses tas de neige entassés dans les stationnements de centres commerciaux est presque triste et fait dire aux passants que l'Hiver se meurt, et ce, d'une façon plutôt disgracieuse.

Le noir de cendre qui recouvre ces tas de neige autrefois blancs, leur texture rugueuse autrefois fine et éparse. Celle qu'on se contentait de pelleter, et dont on ne pouvait faire des balles, se ramasse aujourd'hui en blocs lourds et friables. La chair du roi Hiver se putréfie. Le roi Hiver se meurt. Ses jours sont comptés, mais il est toujours aussi insolent et choisit toujours le moment idéal pour nous faire une dernière grimace: «Buahh! Et je récidive en tirant la couverture pour cacher la laideur de mes jours d'agonie.»

Bientôt, ce que l'Hiver aura mangé, débris végétaux vestiges de l'Automne, bouts d'asphalte arrachés à l'asphalte, sacs de chips décolorés, sera régurgité sur les herbes jaunes. La grisaille des ciments peints de sel cristallin est le prix à payer de ce changement de régime. Les arbres camouflent leur vigueur en attendant que la pluie vienne laver les excès du roi Hiver.

Et puis comme par hasard, le Royal Mail de Grande-Bretagne annonçait la création de timbres sensibles à la chaleur. Ceux-ci représentent un ciel gris qui, au toucher, se transformé en ciel bleu... ⊘

élections étudiantes

L'AÉUM version 2001

ANNIE SABOURIN

Les élections sont finalement terminées et un nouvel exécutif est élu pour l'année scolaire 2001-2002. Ce que vous en pensez, cela on vous laisse libre de décider par vous-même.

En général, il s'agit d'une cuvée prédictible, dont le potentiel est incertain. Seul l'avenir saura nous dire si nous avons fait de bons choix, s'ils étaient fait pour la job. Deux des six exécutifs proviennent de la gente féminine, une amélioration par rapport à l'exécutif actuel qui ne compte que Clara Péron, la vice-présidente Affaires universitaires. Aucun des candidats du *Red Herring* n'ont été élus.

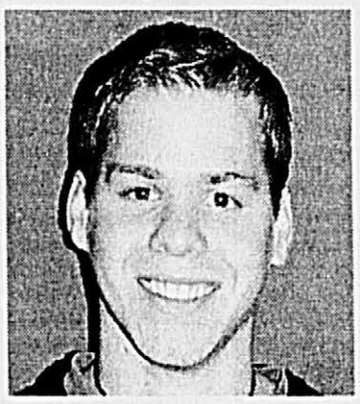
Qui dirigera notre association

La présidence est sans surprise, Jeremy Farrell l'a emporté haut la main. «Je crois que les étudiants ont regardé l'expérience et qu'ils m'ont choisi et je dois être à la hauteur de leur attente. Mon expérience et mes connaissances font en sorte que j'ai de la crédibilité et je vais remplir mes promesses.», a expliqué notre président élu. Il croit d'ailleurs qu'il s'agit de bonnes élections. Ramzi H. Hindieh a terminé dernier et n'a semble pas avoir rempli la condition requise pour se voir rembourser ses frais qui est d'obtenir 10 p.cent des votes.

Finalement, on remplace Kevin McPhee

Le poste de vice-président Opérations était convoité par trois candidats dont deux qui se sont livrés une fière bataille. «Je crois que c'est le support des clubs et services avec lesquels j'ai des liens [qui m'a aidé à remporter l'élection]. J'ai aussi fait une campagne plus importante que Kent [Smith] surtout au début», affirme Raoul Gebert qui a gagné par seulement 51 votes si on s'en tient aux résultats non-officiels. L'élection a d'ailleurs été très difficile sur les nerfs, car les deux candidats étaient à égalité jusqu'à trois heures du matin. Un recompte a été demandé par Kent Smith en raison de la marge très mince, mais il a été refusé. Maintenant qu'il est élu, Raoul Gebert a l'intention de travailler avec Kevin McPhee, le vice-président sortant, sur la garderie et en général, d'en faire le plus que possible jusqu'au début de son mandat.

Les clubs et services se sont prononcés



Pour les membres des clubs et services de l'AÉUM, deux postes sont très importants, celui de vice-présidents Opérations, car il s'occupe de leur financement et celui de vice-président Clubs et services qui en gros s'occupe de tout le reste les concernant. Le choix pour cette position très importante à leurs yeux n'était pas très grande: Martin Doe de SALSA et Bethany Fisher du *Red Herring*. Étant le seul candidat intéressant et sérieux, il n'est pas très surprenant que Martin Doe ait remporté par plus du double des votes. Étant lui-même président d'un club, il en connait long sur les besoins des clubs.

Legault reste, mais Farrell doit être remplacé

Seulement deux candidats désiraient le poste de vice-président Communauté et affaires gouvernementales, la plus expérimentée des deux est sortie vainqueur. Danielle Lanteigne a en effet remporté plus du double des votes sur sont plus proche adversaire. «Danielle amène plus de connaissances que j'en aie moi-même apportés», affirme Jeremy Farrell, le vice-président sortant. Le côté communauté du porte-folio est à travailler l'année prochaine et Danielle semble avoir de bonnes idées. C'est à voir.

Celui qui nous divertira

Aucune surprise, Brian Ker a eu raison de ses trois adversaires. Celui qui est déjà au sein de l'association étudiante en tant que trésorier aura un défi difficile à relever, celui d'améliorer la communication avec les étudiants. S'il réussit, nous devrons l'applaudir. «Je crois que j'ai travaillé très fort et que j'ai une équipe d'amis incroyables. Tout ce que j'espère c'est que mes discours en classe, mon site Internet et mes affiches ont aidé dans ma victoire», affirme celui qui aura la tâche très importante d'organiser nos divertissements pour l'année à venir.

Le seul représentant sur le Conseil des gouverneurs

Chaque année, un exécutif se présente pour devenir représentant étudiant sur le Conseil des gouverneurs. Il gagne presque toujours et cette année n'a pas été exeption. Chris Gratto, ex vice-président Clubs et services sortant, a gagné la position avec environ 500 votes d'avance sur Zach Dubinsky. Chris Gratto amène expérience et connaissance du système à poste pas très connu. Espérons qu'il saura tenir sa promesse de rendre la position plus accessible aux étudiants. Après tout, le Conseil des gouverneurs est l'instance suprême à McGill en terme d'argent.

Surprise, surprise

Pour beaucoup, le résultat de la course pour le poste de vice-président Affaires universitaires a été une surprise. Jusqu'à la fin, la course a été serrée, mais le candidat favori, Fred Sagel a finalement été surpassé par Jennifer Bilec. Cette dernière n'en revenait toujours pas vendredi dernier lorsque rencontrer par hasard sur la rue. Sa gérante de campagne, Lynne Chlala, a expliqué qu'ils ne croyaient pas en sa victoire car Fred Sagel était un adversaire redoutable. La joie était donc au rendez-vous lorsque la victoire était assurée. Bilec semblait beaucoup mettre l'emphase sur les étudiants internationaux durant sa campagne, mais il n'y a pas de craintes à avoir, elle a beaucoup d'autres idées.

élections étudiantes

Résultats de l'élection

Exécutif de l'AÉUM

Président

Kenneth Spillberg	570
Jeremy Farrell	**2268**
D.J. Waletzsky	522
Ramzi H. Hindieh	361

VP Opérations

Nick Dolf	733
Raoul Gebert	**1281**
Kent Smith	1228

VP Affaires universitaires

Fred Sagel	1148
Jennifer Bilec	**1278**
Liz Wright	700
Thierry Harris	374

VP Communication et événements

Eytan Bayme	561
Scott Medvin	501
Jennifer Famery	1055
Brian Ker	**1234**

VP Clubs et services

Bethany Fisher	1012
Martin Doe	**2226**

VP Communauté et affaires gouvernementales

Danielle Lanteigne	**2178**
Aaron deMaisonneuve-Raml	952

Autres

Conseil des gouverneurs

Zach Dubinsky	1460
Chris Gratto	**1948**

Référendum de l'AÉUM

Oui	**2381**
Non	1525

Référendum de la Clinique d'information légale de McGill

Oui	**2046**
Non	1454

Référendum du GRIPQ

Oui	**2426**
Non	593

Conseil de recherche d'éthique financière

David J.A. Mitchell	acclamé
Adam Lukofsky	acclamé
Khurram Ahmad	acclamé

Conseil d'administration de CKUT

Michael Zakon	acclamé

Société de Publication du Daily

Assemblée Générale Annuelle (GA)
Jeudi le 29 mars 2001

17h30 • 3480 McTavish • Deuxieme étage, cote sud

L'élection des directeurs de la Société de Publications du Daily pour 2001-2001 (Conseil d'Administration) prendra place à l'AGA.

Soumission de candidature : du 5 mars au 19 mars.

Les formulaires de candidature seront disponibles dans les bureaux du McGill Daily : Thompson House, 3650 McTavish, Coachhouse du 5 mars au 19 mars.

Les Candidats seron dévoilés entre le 26 mars et le 29 mars.

Pour plus d'informations, contactez :
Mikhail Mina(Directeur Général des Élections) Société de Publications du Daily, au 398-6790 ou 398-6784

Le Délit THE MCGILL DAILY

sur le campus

La vision de McGill: McGill dans le Millénaire

ANNIE SABOURIN

Vin, buffet et agréable compagnie. Quoi demander de plus? Quelques petits et agréables discours bien préparés peut-être? Si c'est le cas, les gens présents lors de la rencontre McGill dans le millénaire ont été servis.

Mardi dernier, au salon des clubs du centre universitaire William Shatner, s'est tenu le deuxième rendez-vous annuel intitulé «McGill dans le millénaire». Une foule acceptable composée d'étudiants, de membres de l'administration, et de l'AÉUM s'est réunie pour entendre parler de la vision des trois entités fortes différentes que sont l'administration, l'AÉUM et les étudiants. Aux trois visions correspondent aux trois conférenciers: soit Wojtek A. Baraniak, président de l'AÉUM, Bernard Shapiro, recteur de l'université et Clara Péron, vice-présidente Affaires universitaires de l'AÉUM. Il ne reste plus qu'à faire un tout cohérent des trois visions.

La vision de l'AÉUM

«L'association étudiante a été fondée pour combler la distance entre les étudiants, l'administration et les professeurs», a affirmé Wojtek A. Baraniak. Selon lui, trois projets représentent l'avenir de McGill: la rénovation du centre universitaire William Shatner dans le but d'en faire un vrai centre de service pour les étudiants, la réorganisation du conseil, et plus de communication avec l'administration par le biais d'événements comme «McGill dans le millénaire». De plus, selon lui, le seul moyen de résoudre le problème du manque d'intérêt des étudiants est la communication et la création de lien entre les étudiants. Il a donc une vision très positive de l'avenir de ce qui est pour lui, l'une des meilleures associations étudiantes du pays.

> **L'association étudiante a été fondée pour combler la distance entre les étudiants, l'administration et les professeurs**
>
> **-Wojtek A. Baraniak**

Le devenir de McGill selon l'administration

Selon le recteur, l'éducation postsecondaire a parcouru un chemin incroyable pour devenir une institution centrale et populaire. «Il semble y avoir deux défis que McGill va devoir affronter dans un avenir prochain l'un est un défi académique et l'autre est un défi fiscal», a expliqué Shapiro. Il croit d'ailleurs qu'il y a différents types d'universités parmi lesquels McGill devra. «McGill se voit comme étant et comme essayant de rester internationale», explique-t-il. McGill devrait selon l'administration venir à moitié du Québec (dont la moitié francophone) et à moitié du reste du Canada et de l'étranger, mais selon Shapiro, l'administration ne jouera pas avec ses conditions d'admission pour y arriver.

«Le défi fiscal est pressant, mais il ne doit pas pousser le défi académique dans un coin», a affirmé le recteur. L'option de chercher plus activement du financement auprès du privé a été abordée. «Cela ne me fait rien de faire pression sur le gouvernement pour plus de financement, mais je suis contre le fait que ce soit la seule solution», a-t-il affirmé. Des solutions sont donc nécessaires, mais elles ne viendront pas de l'extérieur, mais bien de McGill.

Et ceux qui compte le plus: les étudiants

En janvier dernier, Clara Péron organisait «Voicing our Vision» dans le but d'obtenir la vision qu'ont les étudiants de McGill. Les résultats de cette, consultation publique formaient l'essentiel de son discours. «J'ai découvert que les bibliothèques sont la première priorité des étudiants», a-t-elle expliqué. La qualité de l'enseignement est aussi très importante pour les étudiants qui devraient être plus impliqués dans la recherche. Selon elle, l'université doit continuer à s'adapter aux changements en enseignement. «Je crois en McGill», a-t-elle conclut.

Bouleversements à SUS

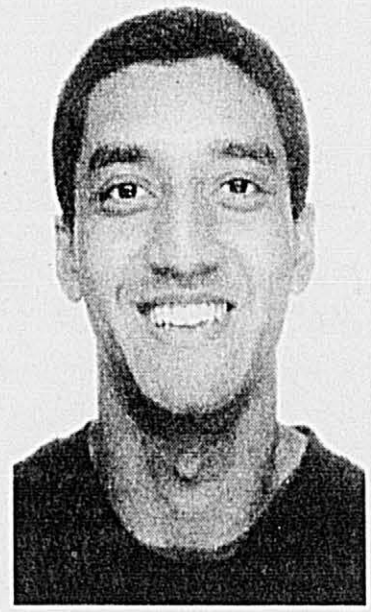
ANNIE SABOURIN

Les élections de l'AÉUM n'étaient même pas terminées que la saga concernant Arif Chowdhury prennait de nouvelles tournures. L'Association de premier cycle de science a été bouleversée.

Mardi dernier, SUS tenait une réunion générale au 688 Sherbrooke. Il s'agissait d'une réunion unique. Deux démissions ont ponctué la réunion, toutes deux étaient liées au scandale électoral présidentiel dévoilé la semaine dernière.

Arif Chowdhury était candidat à la présidence de l'AÉUM et a été disqualifié pour avoir tenté d'acheter un autre candidat, Ramzi H. Hindieh. «La semaine dernière a été très difficile personnellement pour moi. J'en suis venu à un point où je ne suis pas heureux à mon poste. Je n'ai plus la force de me battre pour les étudiants de science.», a expliqué M. Chowdhury dans son discours de démission.

Selon la constitution de SUS, le vice-président Académique devient président si le président ne peut plus assumer son poste. «Ma dernière action est de recommender au conseil d'assigner Dan Kapetut [vice-président Communications] comme président. Je crois que Mary [Sanagan] a encore beaucoup de choses à accomplir cette année.», a affirmé M. Chowdhury au conseil. Toutefois, le conseil a décidé que Mary Sanagan devenait présidente comme la constitution l'exige.



L'ex-président de SUS

SUS a aussi accepté la démission du vice-président Externe, Nadir Nurmohamed, qui était lui-aussi impliqué dans le scandale électoral. «Pour des raisons personnelles, je démissione car je n'ai plus en moi la capacité d'assumer mes responsabilités», a expliqué M. Nurmohamed dans son bref discours de démission qui suivait celui du président.

«Le directeur des élections [Brian Lack] croit qu'Arif a brisé un de nos arrêtés alors nous devons consulter notre comité judiciaire», a expliqué par la suite Mary Sanagan lors du conseil. Toutefois, aucune action ne sera prise puisqu'Arif et Nadir ont tous deux démissionnés. «Je crois qu'Arif et Nadir ont démontré beaucoup de désintéressement en démissionnant», a souligné Brian Lack.

philosophie

La paix entre les nations

«Si (...) l'assentiment des citoyens est exigé pour décider s'il y aura ou non la guerre, il sera tout naturel que du moment qu'il leur faudrait supporter tous les maux de la guerre(...) ils réfléchiront mûrement avant d'entreprendre un jeu aussi pernicieux»

Kant Projet de paix perpétuelle

GUILAUME GINGEMBRE

Clausewitz affirmait dans De la guerre que la guerre était la continuation de la politique par d'autres moyens. C. Schmitt, dans La notion de politique explique ceci de façon moins militaire. Pour lui, la politique est l'art de la discrimination entre l'ami et l'ennemi. Mais il est possible de surmonter cette dualité, par l'ouverture et le dialogue.

D'après Schmitt, la cité, la nation, sont des façons de définir l'ami et l'ennemi. Au sein de la cité, il est possible de comprendre l'autre, et de vivre pacifiquement avec lui. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de conflits au sein de la cité, mais que ces conflits peuvent être résolus sans recourir à la violence. Chacune des parties partage des idéaux et s'accorde sur des principes fondamentaux à partir desquels les lois vont être définies. Ces lois vont régler le différend pacifiquement, par l'intervention d'un tiers qui va donner une solution juste, acceptée par tous.

Par contre, l'ennemi est celui avec qui aucun compromis n'est possible, et donc avec qui le conflit est toujours présent. La seule variation est celle de l'intensité. Si cette intensité dépasse une certaine limite, alors l'État de guerre apparaît. Et cette intensité doit concerner un domaine spécifique, d'une valeur suffisante auprès de la population pour mobiliser les individus contre l'ennemi. Ce domaine est le domaine politique.

Par exemple, lors des guerres de religion, la religion était un prétexte suffisant pour mobiliser les individus, et les faire tuer leur prochain au nom de leur amour pour leur prochain. De même, actuellement, la conviction de la justesse absolue des droits de l'homme autorise certains habitants de huttes blanches à tuer les hommes au nom de l'humanisme, et de couper les programmes sociaux au nom de la prospérité.

Moins trivialement, tout domaine suffisant pour mobiliser les hommes dans une guerre était dit politique. Depuis les guerres de religion, il semble que les individus aient tenté de trouver un domaine plus neutre, et aujourd'hui on est arrivé à l'économie et à la technique, visiblement neutres. Mais cela n'empêche pas certains blocus, quelques remake de starwars, et des démonstrations de haute voltige de faire des jolis feux d'artifice avec des usines, des ponts et des gens, à qui il faut apprendre l'humanité, la paix, et les bienfaits de la puissance économique, grâce à laquelle on peut s'acheter plein de chouettes joujoux qui crachent la paix.

Et ceux qui comme John Lennon nous racontent des Imagine, on les prend pour des fous, des nostalgiques de Woodstock, et on se dit que c'est beau la jeunesse. Mais des gens moins allumés, moins portés sur la substance, comme Kant, ont proposé des solutions. Des gens sérieux comme Walzer, Taylor, Ricoeur ont tous dit que la paix, si on la voulait, on pourrait l'avoir.

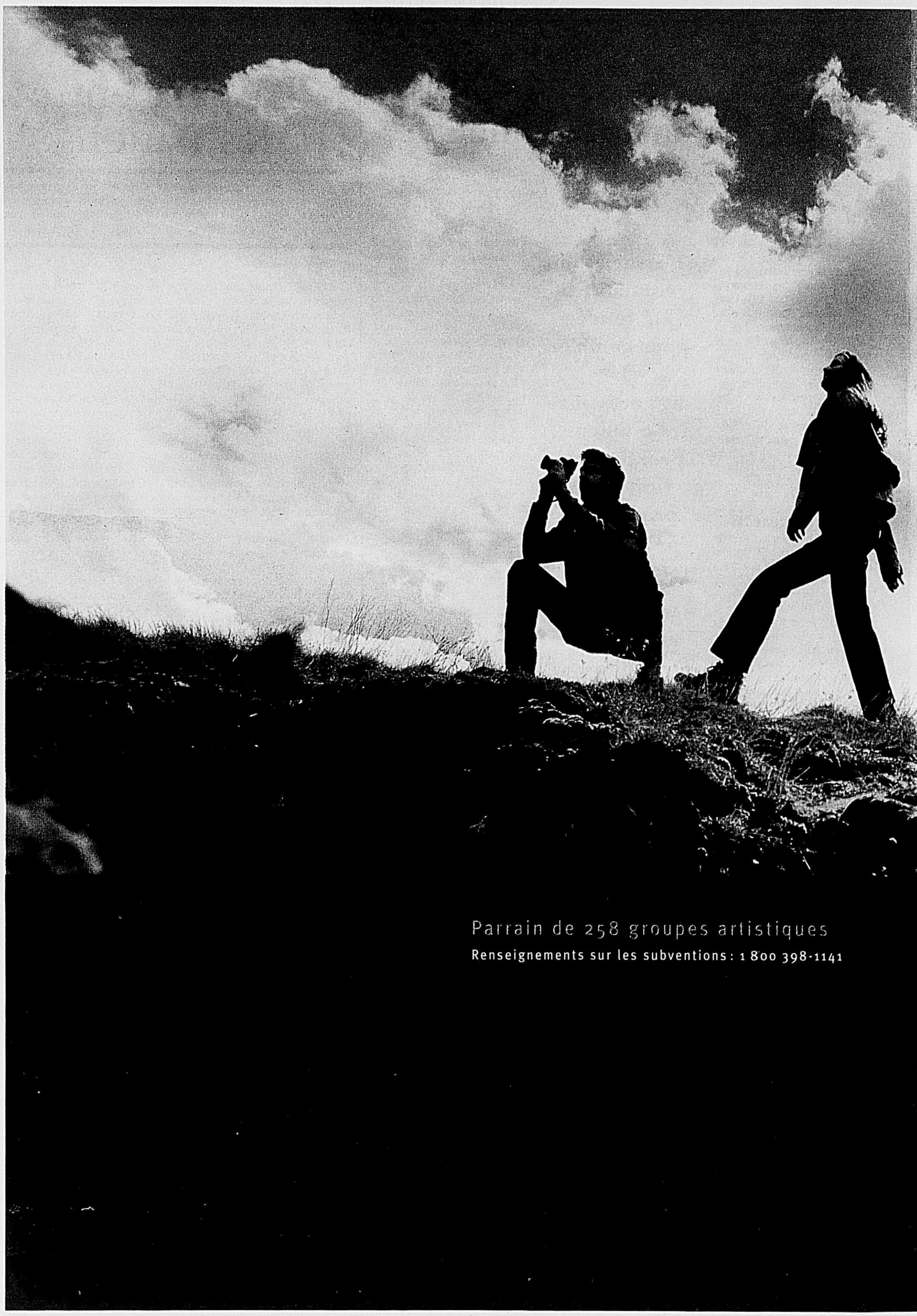
En effet, l'apport du travail de Schmitt est d'avoir découvert l'essence réelle de la politique. Pour preuve, il écrivait en 1927 que la démocratie était un système très prévisible, et que bientôt une superpuissance dominerait toutes les autres par la maîtrise de l'économie et de la moralité, grâce auxquelles elle pourrait mener des punitions économico-morales (blocus) ou des guerres punitives contre des systèmes opposants. La validité de sa théorie, et donc de la distinction ami/ennemi est donc confirmée par les faits actuels, et nous montre que la guerre découle d'un arrêt de la communication, du droit et de la compassion.

Il faut donc réintroduire un idéal de communication, moins au niveau politique (on voit l'échec des discussions de paix au Proche-Orient) qu'au niveau des peuples. Un homme politique, même le plus idéologue, ne parle que pour être élu, et change ses idées en fonction de l'électorat. Si, donc, l'électorat est nationaliste et belliqueux, les politiques seront nationalistes. Si, par contre, le peuple est sage, les nationalistes resteront dans l'ombre. Au lieu de blâmer ces caméléons, il est plus important de voir la sensibilité du peuple à leurs discours, et donc la responsabilité de tous dans un conflit.

Or, si l'on considère que les individus, et corrélativement les groupes, sont tout d'abord définis par leurs représentations, et que ces représentations ne sont matérialisées qu'à travers le langage, la communication véritable passe par la traduction du langage de l'autre pour aboutir à une réelle compréhension. Ceci implique une remise en question de ses propres convictions, et une recompréhension de sa position dans les termes de l'autre, pour pouvoir trouver une solution objective, un juste milieu. Cette démarche implique la nécessité de croire sincèrement en la réalité des perfections humaines.

La seule issue d'une révolution existentielle. Oublions ces égoïsmes pour retendre vers l'essentiel, la liberté, l'amour, la beauté et la justice qui anoblissent l'action humaine et lui donnent une certaine forme de signification!

Ce n'est que par cette tentative de compréhension des motivations de l'autre que le principe de tout conflit pourra être évité. Rationnellement, tous les êtres humains ont un intérêt commun: la quête du bonheur. Et avec la construction d'une justice internationale, il devient possible de remédier à des conflits de nature transnationale, alors que les aides sociales se réorganisent en transcendant les frontières... Donc pourquoi s'attacher au nationalisme, si l'on peut tuer la guerre en l'oubliant? Certains répondront afin de donner une identité aux individus, mais une identité est culturelle, et non politique. Un dialogue culturel enrichit, une guerre détruit, affaiblit, et ternit la culture. Abandonnons ces fantasmes destructeurs et inutiles...



Parrain de 258 groupes artistiques

Renseignements sur les subventions : 1 800 398-1141

VUE PAR

Les Arts du Maurier

Les causeries du mardi

Zachary Richard se sent le «cœur fidèle»

NICOLAS BOURDON ET JEAN-PHILIPPE CHARTRÉ

La salle est comble, remplie de couples bienséants, d'hommes maigres solitaires à queue-de-cheval poivre et sel et qui portent tous une veste de suède d'où pendillent des lanières cow-boys. Et puis, il y a des étudiants mesquins qui font de pseudo-bons-mots... Zachary Richard entre en scène avec la force du lion et entame sa vigoureuse chanson Pagayez :

Chartré: Il y a une énergie toute «vieille-colonie» dans Zachary. Je ne sais pas pourquoi mais je ressens en moi comme une sympathie inexplicable pour sa musique. C'est étrange...cette nostalgie, ces regrets qu'il me transmet.

Bourdon: C'est normal mon cher, Zachary est fils de France, ses chansons mélancoliques – écoute ici la douceur de Marjolaine, on sent la lune penchée sur le Mississippi, et la rumeur des colons avec des filles de joie au loin, provenant du «Vieux Carré» de Nouvelle-Orléans – ses chansons disais-je, exprime l'abandon des Cadiens du Sud-Ouest de la Louisiane. Écoute:

Loin d'ici, pour oublier les gens mauvais [...] faut se sauver loin d'ici.

Chartré: J'ai d'ailleurs entendu qu'il s'est sauvé de Louisiane pour vivre à Montréal de 1976 à 1981, et puis qu'il y est revenu en tant que militant de la francophonie. Mais en fait sa musique combine à la fois le cajun et l'américain. Mais attends! Je crois entendre sa colère:

Napoléon ça c'est un petit ostie de Français qui a vendu la Louisiane en 1803.

Bourdon: Heureusement qu'il y a cette choriste qui déborde de volupté, Lina Boudreau, pour rehausser d'un peu de blondeur la misère des thèmes cadiens. Elle est Québécoise sans doute. Elle a une puissante présence sur scène.

Bourdon: Holà! Mais pourquoi enchaîne-t-il avec une chanson en anglais assez ennuyeuse. [silence durant quelques chansons] Bon, enfin, le voici revenu à ses moutons; il va nous chanter «Massachussetts»

C'est l'histoire de la grande diaspora française en Amérique, 900 000 Français d'Amérique émigrent vers les usines de la Nouvelle-Angleterre.

Chartré: Voici, avant l'ovation, le clou du spectacle, le fameux «Jean Batailleur.» La foule tremble, c'est le grand moment; nous allons communiez dans la douleur:

Y'a pas d'avenir; y'en aura pas;
Y'a que l'amertume et les tracas;
[...]Passe la bouteille;
Plus je suis saoûl, plus je vois clair
[...] Chuis orphelin abandonné
Sous la pleine lune on m'a laissé

Chartré: L'air est si lourd dans ses chansons; je reste toujours fasciné de constater une satisfaction béate sur le visage des spectateurs, car, après tout, c'est atroce, malgré la beauté pastorale qui s'en dégage, tous ces airs tristes d'auto-stoppeurs des grandes autoroutes, de siroteux appuyés au comptoir des bars, d'étrangers errant au hasard des perspectives et des rues, de vaincus absurdes. La mélancolie a une emprise curieuse sur les sens.

Bourdon: Auteur, compositeur, chanteur, Zachary Richard est un personnage très intéressant. Celui qui gémit du trop-plein de fast-culture (fast-food, fast life, fast-love) en Louisiane accuse, en même temps, les Québécois d'avoir une tendance à l'exclusion «si pas à la xénophobie». Et pourtant, entre la foule du Spectrum et lui, il y a comme une vieille compréhension mutuelle, tacite.⊘

Macbeth au TNM: déception royale!

SOPHIE PILLARELLA

N'allez voir cette pièce que, si et seulement si, vous êtes féru de Shakespeare, riche ou... masochiste!

Présentée par l'équipe du TNM comme étant «la plus troublante et la plus angoissante des tragédies de Shakespeare», la dernière version de Macbeth mise en scène par Fernand Rainville nous en fait douter. La nouvelle traduction de Marie José-Thériault (la fille de Yves «Agaguk» Thériault) se vantait de rendre le texte plus accessible, mais il n'en est rien. Les quelques trois heures de spectacle sont pénibles. En partie à cause du texte lui-même, mais on ne peut se permettre de contester l'œuvre de Shakespeare! Sise dans un contexte de royauté outrageusement désuet, l'histoire de Macbeth ne peut plaire à tous les publics. Sujet lourd et hermétique, il semble que le thème du pouvoir et de la convoitise, tel que traité, passe mal à travers les âges.

Une fois la pilule avalée, le reste ne se consomme guère mieux! Le couple meurtrier Lebeau-Drapeau est peu convainquant. On ne peut cependant nier la voix rugissante de Pierre Lebeau ni reprocher à Sylvie Drapeau de ne savoir incarner la folie de Lady Macbeth. Malgré tout, le jeu reste froid et déclamatoire. Que dire des autres acteurs (qui sont parfois une dizaine sur scène) sinon qu'ils livrent une performance aussi restreinte qu'accessoire. Décidément, l'intérêt de la pièce est maintenu par la présence sporadique des sorcières. Le puissant trio, en symbiose avec l'univers musical de Michel Cusson, octroie au spectateur un répit. Les chants maléfiques et les rythmes celtiques parviennent mieux que les discours de Macbeth à produire l'effroi.

La scénographie audacieuse et efficace de Réal Benoit réussit heureusement à donner du relief à la pièce. Notamment, le décor massif et insolite qui abrite en ses entrailles les quatres éléments: présence de l'air certes, mais aussi de l'eau, de la terre et du feu! L'apparition douteuse d'un rapace en liberté ne trouve cependant aucune justification, sinon celle d'offrir une distraction durant le spectacle.

Le rideau est finalement tombé. Des applaudissements polis ont parcimonieusement résonné. Un semblant d'ovation s'est formé, mais c'était surtout pour permettre aux gens d'enfiler leur manteau et de quitter la salle sans tarder. Ne songez donc pas à flamber 40 dollars en allant vous asseoir au TNM. Rendez-vous plutôt au Colisée du livre pour vous procurer l'édition la moins chère de «Macbeth», gardez la monnaie et trouvez mieux à faire avec les quelques 35 dollars restants!⊘

Théâtre

Les Nuits Blanches à Montréal

CORINA CRAINIC

À Saint-Pétersbourg, la fin du mois de juin voit apparaître le curieux phénomène des nuits blanches. La ville, considérée de par sa beauté comme la Venise du Nord, est à la même latitude que Whitehorse et l'été, le soleil n'y disparaît que très brièvement pendant la nuit. Les lieux sont baignés par cette lumière qui invite à l'insomnie, aux rêves, aux promenades tantôt calmes, tantôt affolées. C'est sur ce fond de tableau au romantisme consommé que se déroule la pièce de Dostoïevski.

Les Nuits Blanches est l'histoire d'amour impossible entre un homme un peu trop rêveur, un peu trop tourné vers l'autre et une femme pas assez consciente de la force de ses paroles, pas assez attentive à sa capacité de blesser. Cette pièce est la description d'une réalité triste, d'une passion destructrice. Lieux communs, direz-vous, mais si tel n'était pas le cas, pourquoi raconterait-on encore des histoires d'amour? Comme dirait le narrateur : «Les gens heureux sont terriblement ennuyants.». L'univers de Dostoïevski ne l'est pas.

Un jeune un peu lunatique se promène dans les rues de la belle ville de Russie et rencontre Natenka, pour laquelle il s'enflamme sur-le-champ. Ils décident de se revoir la nuit suivante et de se raconter leur vie. L'homme réalise que celle qu'il aime, est éprise d'un autre qui est ailleurs et qui reviendra peut-être. Elle s'emporte, exprime son amour, se fait à la fois douce et chaleureuse ou terriblement cruelle envers l'extravagant. Ils se revoient encore et elle, inconstante, inconsciente, effrayée devant la possibilité que son amoureux ne revienne jamais, finit par déclarer un amour un peu chancelant à celui qu'elle a rencontré par hasard. Celui-ci se laisse emporter par la joie pour ensuite sombrer dans l'abîme de la déception. Nastenka en effet l'abandonne après avoir enfin retrouvé celui qu'elle attendait depuis un an.

Adaptée du russe par Anne Nenarokoff-Van Burek et mis en scène par Jean-Stéphane Roy, *Les Nuits Blanches* du Théâtre français de Toronto est une pièce rendue géniale par le dédoublement du personnage du narrateur, innovation qui lui confère une profondeur inusitée. Alors qu'initialement Dostoïevski présente deux personnages, cette adaptation en présente trois : outre Nastenka et le jeune mélancolique, il y a aussi ce vieillard qui ressasse ses souvenirs et qui insuffle une aura d'un bonheur qu'il n'a peut- être jamais vécu réellement. Cet homme usé par le temps n'est nul autre que le jeune romantique dont il rappelle les déboires. Ce troisième personnage permet un jeu surprenant, des dialogues inusités qui finissent par ajouter à la tristesse et l'ironie de l'histoire.

Les Nuits Blanches est aussi admirable grâce aux acteurs qui en valent vraiment le détour. Tous ont une qualité de jeu qui est réellement émouvante. Chacun à sa façon, ils dépeignent à merveille les passions contradictoires des hommes. Aussi, ils rendent très bien, par de subtils accents ironiques, le côté presque comique de la situation qui semble être terriblement près d'une réalité malheureusement intemporelle. Comme Dostoïevski qui, avant ses accès d'épilepsie, disait vivre une minute d'extase valant à elle seule toute la souffrance ultérieure, Natenka et son admirateur ressentent une joie de courte durée, certes, mais qui semble plus importante que tous leurs tourments. Si nous percevions tous nos petits drames personnels de cette façon, ça serait nettement mieux, n'est-ce pas? ⊘

Les Nuits Blanches d'après l'oeuvre de Dostoïevski. Salle Fred-Barry jusqu'au 24 mars.

Les insomnies de Natenka et de son jeune admirateur romantique.

Théâtre

Oh, comme c'était rafraîchissant!

JEAN-SÉBASTIEN LALUMIÈRE

Je me suis présenté au Théâtre du Rideau Vert pour assister à une représentation de la pièce *Venecia* du dramaturge argentin Jorge Accame sans aucune attente et sans la moindre idée de quoi il en retournerait. Erreur.

La pièce raconte l'histoire de la Gringa, vieille tenancière d'un bordel situé dans les lointaines montagnes de l'Argentine, qui désire se racheter face à un homme qu'elle a aimé et trahi de nombreuses années auparavant. Pour ce faire, elle doit se rendre à Venise pour lui demander pardon. Pousser par l'affection qu'ils lui portent, ses amis feront montre d'ingéniosité en permettant à la Gringa, souffrant de cécité, de voir Venise en imagination et de mourir enfin... sans quitter son patelin.

Venecia est vraisemblablement un vaudeville, soit une comédie légère qui cherche avant tout à divertir le public. Comme dans tout bon vaudeville, les décors et accessoires sont le fondement de la mise en scène et les comédiens adoptent le ton burlesque pour provoquer le rire dans l'audience. D'ailleurs, les spectateurs semblaient ne pas demander mieux que d'éclater de rire au moindre signal des acteurs. Cette disposition d'esprit était pour le moins en parfaite harmonie avec la pauvreté d'un texte à l'humour facile. À titre d'exemple, cette scène où Chato, un client du bordel, interprété par François L'Écuyer, affirme parler couramment l'italien et, joignant l'acte à la parole, se met à ajouter des «i» et des «o» à la fin de chaque mot, scène qui apporta de grandes vagues de rires dans l'auditoire

Contrairement aux mises en scène contemporaines qui préfèrent souvent l'évocation à la démonstration, ici les décors et accessoires se substituent au jeu des acteurs. Les premières minutes demeurent cependant magnifiques: la musique donne le ton nostalgique, le lieu prend vie sous les éclairages, la pièce est superbement située dans son contexte. Le réalisme du décor s'illustre jusque dans cette eau s'écoulant par le robinet fixé au mur de pierre. Joli. Mais c'est ensuite que les choses se gâtent alors que les accessoires se mettent à dominer outrageusement les scènes suivantes, que ce soient le clavier électronique ou l'avion et la gondole contrefaits. À vouloir trop dire, à vouloir trop montrer, la poésie s'estompe.

L'auteur, Jorge Accame, n'est peut-être pas tant à blâmer pour l'insipidité de la pièce car son esprit pourrait avoir été mal traduit par André Melançon, dont le métier n'est certainement pas, de son propre aveu, celui de traducteur. Par conséquent, si la version espagnole de la pièce faisait dans la subtilité, la traduction québécoise n'a pas manqué de l'en dépouiller. Mais c'est surtout, Guillermo de Andrea qui, avec sa mise en scène par trop réaliste et prééminente, a

> **À vouloir trop dire, à vouloir trop montrer, la poésie s'estompe.**

contribué d'une façon déterminante à la forme de *Venecia* sur la scène du Théâtre du Rideau Vert. Il y a toutefois quelques jolies trouvailles de mise en scène, tel ce passage où deux des filles de joie de la Gringa dansent le tango. La Gringa, elle-même incarnée par Kim Yaroshevskaya (la fameuse Fanfreluche, vous vous souvenez?), mérite également une mention, elle qui réussit à fournir un peu de substance à un texte presque entièrement dénué d'intellignce.

De manière générale, *Venecia* déçoit davantage qu'il émerveille. Non, ce n'est pas un grand moment de théâtre. Déjà après trente minutes, le besoin de quitter la salle se fait urgent. Ce n'est certainement pas le meilleur vaudeville monté à Montréal et, si la pièce n'en est pas un, elle échoue à nous convaincre du contraire. Mais si vous êtes le type de spectateur dont les exigences restent au vestiaire, vous approuverez certainement les propos de mes voisins qui ont participé à la ridicule ovation debout: «Oh, comme c'était rafraîchissant! Dommage, ce n'était pas assez long!» ⊘

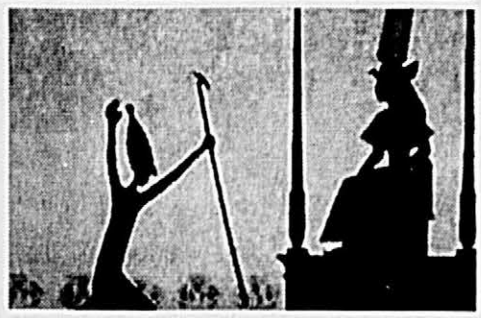
Venecia de Jorge Accame est présenté au Théâtre du Rideau Vert jusqu'au 31 mars.

Marta (Pauline Lapointe), Chato (François L'Écuyer), Rita (Marie-Chantal Perron) et Garciela (Linda Sorgini)

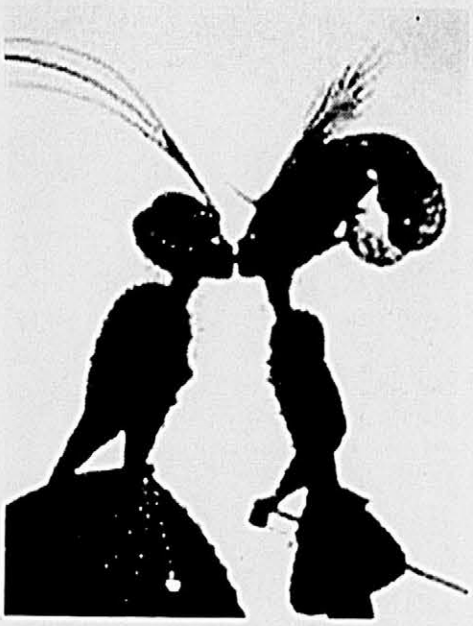
Cinéma

Il était 1x6

FRANÇOIS BONNEAU



Suite au succès international de Kirikou et la sorcière, le réalisateur français d'animation Michel Ocelot, revient à la charge en sortant *Princes et Princesses*, un vrai petit chef-d'œuvre.



Le principe d'animation de Michel Ocelot s'inspire des ombres chinoises.

Les films d'animation ont connu leur âge d'or sous le règne de Walt Disney. La forme artistique particulière de ce médium cinématographique permet toutefois de créer autant de styles qu'il y a d'histoires à raconter: les Japonais maîtres du manga prêchent par un hyperréalisme de l'image directement lié aux émotions exacerbées de leurs personnages (Princess Mononoke de Hayao Miyazaki); les concepteurs canadiens de l'ONF sont toujours à l'affût de nouvelles techniques (dessins sur photogrammes, combinaisons de gouache et d'acrylique) pour faire évoluer des personnages en quête d'une nouvelle perspective humaine (Du big bang à mardi matin de Michel Cloutier, L'homme qui plantait des arbres de Frédéric Back), les Américains font dans le bonbon tout joli tout beau avec des aventures aux happy-endings continuels.

Quant à Michel Ocelot, il a su forger son propre style pour ses propres histoires. Ayant voyagé à travers le monde, il a su récolter au cours de ses périples des contes et légendes de toutes les contrées. Avec Princes et Princesses, il nous raconte six courtes histoires où un prince tente par différents moyens de ravir le cœur d'une princesse. On pourrait se sentir pris d'un malaise en lisant cette dernière phrase résumant bien l'overdose de contes mal digérés de notre enfance. Cependant, les aventures de Michel Ocelot ne sombrent jamais dans le déjà-vu. De la Chine ancienne en passant par l'Égypte et l'an 3000, chaque histoire met en scène de charmants personnages, des héros très rusés, des sorcières n'ayant pas froid aux yeux et des monstres hors du commun.

> **Des histoires qui conquièrent les yeux et les coeurs par de superbes images poétiques et mystérieuses.**

On sort ébloui par tant de beauté. Car pour nous emporter avec ses magnifiques histoires, Michel Ocelot utilise une technique d'animation ressemblant aux ombres chinoises. Même si c'est une vieille technique et que la musique semble tout droit sortie des années 80, il s'agit d'un cadre idéal pour faire évoluer des contes de fées. Les personnages unidimensionnels et tout en noir sont superposés sur un fond de paysages d'une richesse chromatique époustouflante. Ainsi, après avoir entendu les dithyrambes des jeunes et des moins jeunes, le réalisateur gagne le cœur des spectateurs par l'enchantement de ses histoires et conquiert leurs yeux avec ses superbes images poétiques et mystérieuses. ⊘

Cinéma

15 Minutes ou l'avidité contemporaine

CORINA CRAINIC

«Dans l'avenir, tout le monde sera célèbre pendant 15 minutes».

Cette phrase d'Andy Warhol est sans doute la ligne directrice d'un film qui critique une société devenue affolante par son désir d'être célèbre à tout prix, ne serait-ce que l'espace de quelques courtes minutes. Si pour cela, il faut que la folie soit exposée au grand jour, qu'un meurtre soit commis sans remords, qu'une trahison terrible, qu'un viol, qu'une famille détruite envahissent les médias pour surprendre les spectateurs blasés, qu'à cela ne tienne, le spectacle doit continuer, parce que, comme l'explique un journaliste assoiffé de popularité: «If it bleeds, it leads». *15 Minutes* met en lumière ce monde qui est le nôtre et qui franchement est un peu débile.

Dans un New-York chauffé à blanc par l'activité fébrile, par les touristes envahissants, par les nouvelles horribles qui glacent le sang, deux hommes venus d'Europe de l'Est se dépêchent de vivre le rêve américain. Seulement, si dans l'âge d'or du mythe américain, les nouveaux arrivants croyaient devoir s'acharner à bien travailler afin de gagner leur droit de séjour sur ces nouvelles terres, maintenant ce n'est plus si simple. Tout le monde veut tout, tout de suite et de préférence sans efforts. Pour faire leur place sous ce nouveau soleil, le Tchèque et le Russe vont donc attirer l'attention des journalistes sur les meurtres qu'ils ont commis, tout en prétendant avoir été momentanément déments. Ils rêvent d'être connus par les médias, parce que la popularité leur apportera, croient-ils, argent et pouvoir. Emil et Oleg vont rendre les journalistes, les détectives, les policiers et l'opinion publique littéralement fous.

Eddie Flemming (De Niro) dure à cuir et amoureux.

Eddie Flemming, le célèbre policier New-Yorkais, interprété par Robert De Niro, va se lancer à leur poursuite et entraîner dans ce tourbillon le jeune et inexpérimenté détective Jordy Warsaw, joué par Edward Burns. L'équipe traque les meurtriers et contribue à accroître leur popularité ainsi que leur «prix» sur le marché hallucinè d'une presse avide de faits sanglants. Les criminels finissent toujours par leur échapper, la tension monte, la surenchère commence. Au point culminant, les deux aspirants américains possèdent l'argent, la popularité et la sécurité fournie par un système judiciaire protégeant curieusement les psychopathes. Bref, ils ont acquis le pouvoir et vivent leur rêve américain de l'ère de la consommation féroce.

Mais ce rêve de névrosés sera de courte durée. Après avoir tué ou terrorisé des dizaines de personnes en un temps record, leur avidité finit par se retourner contre eux. Ils poussent trop loin, ils jouent trop serré et le but leur échappe tout juste lorsqu'ils étaient sur le point de l'atteindre. Les «bons» gagnent, les «méchants» perdent: telle est la loi des super-productions américaines. Faut-il nécessairement s'en plaindre et exiger quelques variations sur un même thème? Peut-être, mais il est difficile d'y répondre catégoriquement. Ce qui est sûr par contre c'est que *15 Minutes* en vaut le détour, ne serait-ce que pour la performance de De Niro qui montre encore ses capacités phénoménales de passer d'un registre à l'autre, du policier dur à cuire, à l'homme amoureux et un peu gauche qui cherche le moment propice pour exprimer enfin ses sentiments. Il y a aussi Burns, intéressant dans son rôle de débutant zélé et surtout Karel Roden et Oleg Taktarov, fabuleux par leur capacité à représenter les tourbillons où la folie entraîne les hommes. Et puis, la critique de société qui est plus que pertinente: le désir de pouvoir mène le monde. ⊘

Cinéma

Une squale dans un monde de requins...

CÉDRIC LAVAL

Dans le cadre de la Semaine d'action contre le racisme, la Cinémathèque québécoise propose, du 19 au 25 mars prochains, une série de films (longs et courts-métrages) qui alimenteront la réflexion autour des manifestations de discrimination raciale. Une occasion unique de voir *La Squale*, premier film d'un jeune réalisateur français de 32 ans, Fabrice Genestal.

Un des principaux atouts du film tient sans doute au parcours de ce réalisateur né à Pantin, qui a grandi dans le monde des cités avant de devenir professeur de français à Sarcelles, dans la banlieue parisienne. Au contraire d'un Mathieu Kassovitz, réalisant La Haine avec le regard distancié d'un individu extérieur au microcosme de la cité, Fabrice Genestal a écrit son scénario après avoir été immergé dans ce microcosme où il a enquêté et recueilli des témoignages pendant des années. Cela ne suffit pas à garantir l'objectivité du film (qui ne prend pas la forme d'un documentaire sur les cités mais construit une véritable histoire se déroulant dans des cités); c'est en tout cas un élément qui assure l'honnêteté de la démarche et lui insuffle une énergie éminemment sympathique.

La Squale sera présentée à la Cinémathèque dans le cadre de la Semaine d'actions contre le racisme

Le film débute par une scène très dure qui dénonce une pratique rituelle dans le monde des cités: la «tournante» ou le viol collectif d'une jeune fille livrée en pâture à une bande d'excités qui la marquent du sceau de l'infamie, la rendant par là-même impropre au mariage. C'est dans cet univers violent où les hommes sont des seigneurs et les femmes des servantes que Désirée veut se tailler une place respectable en devenant une «squale», l'équivalent féminin du caïd de la cité. Le caïd, c'est Toussaint, le chef charismatique responsable du viol qui ouvre le film, et elle va tenter de le séduire sur son territoire en prenant la tête de sa propre bande de filles, en marquant son territoire par un comportement agressif et sans concessions. Peu à peu, cependant, la «squale» va prendre conscience de la vanité de sa démarche et son admiration pour Toussaint va se changer en désir de vengeance...

L'originalité de ce long-métrage, par rapport aux autres films sur la banlieue qui nous sont parvenus ces dernières années, tient, selon moi, en deux points. Le réalisateur donne la voix aux femmes des cités dont le statut est paradoxal, protégées par les grands frères et les cousins comme un trésor (une marchandise?) dont il faut préserver la virginité, exposées sans cesse au risque de l'humiliation publique et de la violence. Au-delà de ce constat, Genestal ne cède pas à la tentation de montrer des hommes (évidemment) irresponsables et des femmes (naturellement) pacifistes. Pour se faire respecter, la «squale» n'hésite pas à utiliser les mêmes armes que ses homologues masculins, accusant son androgynie par une coupe de cheveux appropriée. Ainsi, le réalisateur tient le cap d'un regard nouveau qui fait écho à la masse bruissante des voix que l'on n'entendait pas dans *La Haine*. Surtout, son film prend un parti pris courageux en excluant un acteur traditionnel des films de banlieue: la police. Ce faisant, il ne verse pas dans le manichéisme obligé qui faisait du flic l'ennemi à abattre, obligeant à redéfinir les lignes de rupture qui traversent la cité: rupture entre bandes rivales, rupture intra-familiale, rupture entre hommes et femmes.

On ne peut passer sous silence certaines faiblesses du scénario qui brasse trop de thématiques pour être convaincant sur toute la ligne (où l'on recyclerait ici le vieil adage «qui trop embrasse mal étreint»), en particulier le mystère un peu vain entourant la paternité légendaire de Désirée. On peut regretter les dérives «romanesques» de la fin qui semblent transporter le film sur des voies balisées. On peut aussi s'étonner que ce film soit présenté dans le cadre d'une Semaine d'action contre le racisme quand la problématique de *La Squale* se définit mal par ce corset étroit. Mais il faut se déplacer mercredi prochain pour voir un film de qualité qui ne peut pas laisser indifférent, et sera suivi d'un entretien téléphonique avec le réalisateur auquel vous pourrez poser des questions. Ne serait-ce que pour montrer aux organisateurs de cette Semaine d'action que nous nous sentons concernés par les problèmes qu'elle soulève, contrairement à une gent journalistique bien clairsemée (c'est un euphémisme!) au cours de la projection de presse organisée par la Cinémathèque...

L'unique représentation de La Squale*: à la Cinémathèque, mercredi le 21 mars à 20h30.*

Horaires et renseignements concernant la Semaine d'actions contre le racisme disponibles au (514) 873-8501 ou sur le site www.conseilinterculturel.gouv.qc.ca.

BIBLIOTHÈQUES DE McGILL

NOUS AVONS BESOIN DE VOTRE ADRESSE ÉLECTRONIQUE!

Le nouveau système des bibliothèques fait bon usage du courrier électronique. Il lui permet en effet de vous adresser des avis de rappel au sujet des amendes qui n'ont pas été acquittées, des demandes de retour pour des livres réclamés par d'autres étudiants ou des messages pour vous prévenir que le livre dont vous avez besoin est enfin disponible.

Le courrier électronique permet d'économiser des timbres et des arbres et donne à votre bibliothèque les moyens de vous servir plus rapidement et plus efficacement. Il vous suffit d'introduire votre adresse électronique dans les coordonnées de votre compte sur MUSE. Vous trouverez les instructions correspondantes en ligne à l'adresse http://muse.mcgill.ca ou aux comptoirs du prêt des bibliothèques de l'Université.

MUSE:
HTTP://MUSE.MCGILL.CA/

McGILL LIBRARIES

HELP THE McGILL LIBRARIES IMPROVE THE QUALITY OF THEIR SERVICE!

In March of 2001, McGill Libraries will be participating in LibQUAL+, a North American survey that will identify service areas needing improvement. A randomly selected sample of 4,200 McGill students and faculty will be sent a questionnaire by email. The confidential responses will be sent directly to Texas A & M University, who are managing this American Research Libraries (ARL) project. Results will be available in the summer of 2001.

Help us serve you better! We strongly encourage you to sign in to your library account on MUSE and enter your email address. Instructions can be found online at http://muse.mcgill.ca or inquire at any Library service desk.

LIBQUAL+ INFO @
HTTP://WWW.LIBRARY.MCGILL.CA/SURVEY/

Musique

Projet Orange: jeune misère

ANNE-MARIE ROLLIN

Hommes roses ou hommes oranges?

Les sans-abri qui font habituellement les cent pas sur Prince-Arthur aurait dû rentrer se réchauffer au Café Campus jeudi dernier. Les gars de Projet Orange leur auraient fait voir la vie d'un autre œil.

C'est qu'ils sont sains ces messieurs. Ils chantent à tue-tête qu'il n'est pas prudent de conduire avec des facultés affaiblies, ils boivent de l'eau sur scène, ils dédient le trois quarts de leur chansons aux dames en cette Journée internationale de la femme. Hommes oranges ou roses made in Québec?

Outre passé leur très grande sensibilité face aux réalités sociales (je suis curieuse de savoir quelle section d'un journal ils lisent en premier), ils savent où ils s'en vont. C'est clair: ils veulent gagner leur vie en jouant de la musique. Le bassiste, le batteur et un des guitaristes font la grimace à chaque foutue note. C'est quand même étrange de voir des musiciens se défoncer autant, s'investir au maximum tout en restant aussi terre à terre, sans consommer quoi que ce soit. Juste la musique...

Les influences musicales sont évidentes. Nirvana, Radiohead, Pearl Jam. Vous voyez le genre? Les très bons artistes, mais les artistes trop gigantesques. Une chose est sûre, Projet Orange ne sont pas des excentriques. Ils sont des gars normaux, comme vous et moi, qui aiment jammer ensemble. C'est plaisant à écouter si on aime le genre depuis toujours et que qu'on ne recherche pas la nouveauté en musique. Reste que pour ceux qui aiment le rock, l'alternatif et le francophone, c'est de haut calibre. Le meilleur à marier du groupe, c'est définitivement le batteur. Il met beaucoup de coeur à l'ouvrage. Même s'il n'est pas toujours précis, son jeu est musclé. C'est quoi le plus fort qu'il peut jouer? Projet Orange, c'est le reflet de notre génération, de notre jeune misère. Mais ça n'a rien à offrir de plus. Bonne synthèse québécoise des grands Américains.

Êtes-vous Connected?

Le DJ Hollandais Nick Warren sera au contrôle des tables tournantes avec son house progressif samedi prochain lors du rave Connected au Centre sportif de l'Université de Montréal (CEPSUM). D'ici là, vous pouvez écouter sa dernière compilation (018: Amsterdam) sur l'étiquette Global Underground. On pourra aussi y entendre l'éclectique John Acquaviva, un habitué de Montréal. Ce dernier a entre autres collaboré avec Ritchie Hawtin et fondé avec lui l'étiquette de disques Plus 8, pilier du techno underground. Ne se bornant pas qu'à un seul style musical particulier, Acquaviva a réussi à traverser les frontières autant musicales que politiques. Josh Wink, l'homme derrière le classique acid house «Higher State of Consciousness» et autres hymnes raves, fera également partie de la fête. Aussi au programme: Saeed et Palash ainsi que les dj montréalais XL, Eddie Jasmin et Génie.x

Infos: www.514productions.com
Billets en vente chez Admission (514) 790-1245

-JONATHAN ARÈS

Fashion ou Phassion???

Si vous gardez l'oeil ouvert sur le campus, vous avez peut-être remarqué les autocollants portant l'inscription *Phassion*. Le 10e Défilé de Mode Phassion 2001 est un des événements organisés par des étudiants de McGill que vous ne devriez pas manquer puisqu'il vient en aide à une bonne cause: la lutte contre le sida.

Chaque année, les étudiants de la Faculté d'administration organisent un défilé afin de ramasser des sous pour la lutte contre le sida. Le spectacle qui aura lieu le 16 mars prochain remettra cette années les profits directement à la Fondation pour l'amour de Sarah. Cet organisme locale vient en aide aux enfants séropositifs et l'objectif est de recueillir 10 000$.

Un show différent

C'est un show funky, artistique et culturel, mais pas trop glamour que nous aurons l'occasion de voir. Le Cabaret du Musée Juste pour Rire a été retenu pour son intimité. Ainsi, plutôt que d'attendre 2000 personnes comme l'année dernière, les organisatrices en attendent 800. Il y aura trois parties: des stylistes de renommées internationales (Diesel, Bleu Marine & Co., Fly), des designers québécois (Luscious, Nadya Toto, Nevik) et des étudiants de l'Institut Supérieur de Design de Mode. À ne pas manquer: les bijoux très extravagants de Cosmic Angels Jewelry qui seront portés par des mannequins vers la fin du spectacle.

Le spectacle sera suivi d'un party au Dôme. Allez-y (pas nécessairement au Dôme, mais bien au défilé!!) et dites-vous qu'au moins votre 20$ sera bien investi.

Phassion 2001
16 mars 20h00
Cabaret du Musée Juste Pour Rire

Pour plus d'informations: 398-6030
Billets disponibles au Réseau Admission (790-1245)

Concours de photographie et exposition

La Société de photographie de l'Université McGill est fière de présenter le **23e concours annuel de photographie**.

Tous les ans, les organisateurs du concours reçoivent des centaines d'oeuvres de haute qualité produites par des étudiants de l'Université McGill, membres ou non de la Societé de photographie. Les récipiendaires des différents prix sont choisis par des professionnels du domaine artistique, invités en tant que juges. Les photographes amateurs du campus attendent toujours l'événement avec impatience.

Cette année, les participants peuvent soumettre au maximum trois photographies dans les cinq catégories suivantes:

- expérimental
- mouvement
- ville
- gens
- nature

Les oeuvres doivent être déposées aux locaux B-06 ou B-15 de l'édifice Shatner au plus tard le **23 mars**. C'est une bonne occasion de démontrer vos talents artistiques!

L'exposition annuelle, qui présentera différentes photographies soumises dans le cadre du concours, se tiendra quant à elle du 26 au 31 mars dans le passage reliant les bibliothèques McLennan et Redpath. Avis aux amateurs!

Si vous êtes interessés à participer au concours, ouvrez grand vos yeux, car de nombreuses affiches publicitaires seront bientôt affichées sur le campus. Vous pouvez aussi visiter le site web du club de photographie (ssmu.mcgill.ca/mups/), venir à la chambre noire (local B-15 de l'édifice Shatner) ou écrire à une des organisatrices (mmarti2@po-box.mcgill.ca).

J'aime... Dolly Parton

STÉPHANE GIRARD

Dolly Parton lançait récemment *Little Sparrow*, un album qui marquait, tout comme son précédent (The Grass is Blue), un retour vers le bluegrass, une forme primitive de country où le yodle, le banjo, la guitare sèche et le violoncelle occupent l'avant-scène.

Contrairement aux autres divas du genre (F. Hill, S. Twain et compagnie), qui optent pour une approche strictement pop et qui misent sur une sexualité savamment explicite, Dolly Parton, à cheval sur sa jument de silicone, est en voie de devenir la première starcountry postmoderne.

Ainsi, d'un côté, les thèmes abordés sur *Little Sparrow* sont des plus traditionnels: Dolly parlent aux oiseaux (moineaux, hirondelles, etc.), elle rêve de montagnes lointaines, une «larme bleue» coule le long de sa joue alors que le Tennessee prend l'allure de Terre Promise. Nous sommes ici en pleine Amérique «whitetrash», une Amérique pour qui l'altérité n'existe pas: pas de Noirs, pas de Juifs, pas d'Amérindiens; une Amérique faite de plaines et de déserts que le philosophe français Jean Baudrillard n'hésitait pas à qualifier de «sidérale»: c'est le vide.

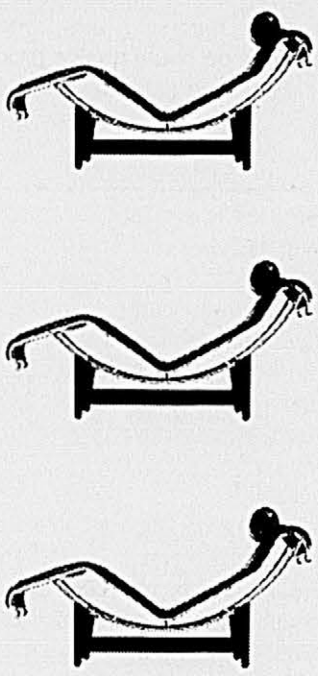
De l'autre côté, il suffit de regarder Dolly Parton pour réaliser que cette dernière ne connaît pas le vide. Elle est, effectivement, pleine: de joie de vivre, de sourires, d'injections de collagène et de divers implants de plastique. Tout comme Cher, c'est la réalité même de Dolly qui est remise en cause: elle devient, à force de la regarder, une caricature de femme. Avec Dolly Parton, le divertissement est poussé à son paroxysme.

Cet étrange mélange de nature et de culture est ce qui rend Parton fascinante: c'est comme si, en elle, l'Amérique profonde et la côte ouest californienne se réconciliaient l'espace d'une chanson. Pour célébrer cette rencontre, il suffirait tout simplement à Dolly d'ouvrir un parc d'amusement dédié à son univers. Oh, j'oubliais: elle l'a déjà fait. Rendez-vous à Dollywood.

Ce soir... On sort

ELKAHNA TALBI

au Luba Lounge



Depuis quelques années, le phénomène des lounges a pris de l'ampleur. À voir l'ambiance qui régnait jeudi dernier au Luba Lounge on peut croire que cette tendance se maintient. C'est connu, le jeudi soir, c'est la soirée des étudiants. Avec les shooters à 2$ avant minuit au Luba, on commence tranquillement à s'amuser. L'endroit regorge de divans de style victorien, ce qui rajoute à l'élégance de l'endroit. Il y a aussi un petit espace cabaret avec des tables pour deux personnes. Les murs sont remplis de tableaux qui sont remplacés couramment par de nouvelles acquisitions. Le temps d'une nuit, on a donc l'impression d'être dans une galerie d'art. La décoration n'a cependant rien d'excessif.

Le plus du Luba Lounge, c'est la diversité de boissons alcoolisées offertes. On passe du pichet de bière partagé entre amis aux deux demoiselles au bar sirotant leur martini. Ah!... les martinis que dire d'autre que ...Wow! Il faut à tout prix essayer le Lady chocolat. Vraiment exquis. On se croirait dans un lounge new-yorkais de Greenwich Village. La musique n'est pas trop forte , ce qui permet de discuter avec son voisin. Vers 22 heures, le jazz est au programme. Ensuite, la nuit se poursuit sur un beat plus funk pour finir avec du house. Pour pouvoir vous asseoir, arrivez tôt car l'endroit est petit et se remplit très rapidement.

Luba Lounge
2109 Bleury
(514) 288-5822

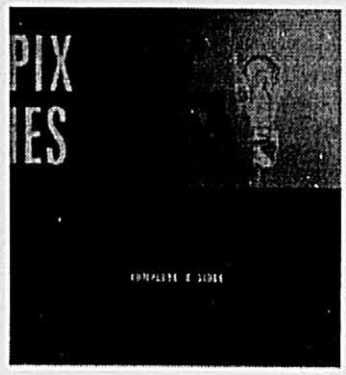
Ouvert tous les jours
Lundi : drum and bass
Mardi : house & hip hop
Dimanche :house

Critique disques

Pixies
Complete B Sides

[4AD]

JONATHAN ARÈS



Faisant suite au *Best of* et au concert enregistré à la BBC, *Complete B Sides* est, comme le titre l'indique, une collection complète de B-Sides (les chansons que l'on retrouve uniquement sur les simples). Généralement, ce genre de compilation est composé de hauts et de bas et chaque pièce donne l'impression d'être incomplète. Celle des Pixies ne fait pas exception. Groupe précurseur du grunge et reconnu parmi la scène alternative (Nirvana s'en est grandement inspiré pour «Smells like teen spirit»), on peut entendre sur cet album leurs coups de génie ainsi que leurs ratés. Avec des pièces comme la tranquille et sublime «Wave of mutilation (UK Surf)», à la force sonique de «Into the white», l'oubliable «Manta Ray» ou la très oubliable chanson pseudo-western «Build high», on découvre l'envers de la médaille d'une formation qui a marqué une génération. Seulement pour les purs et durs. **7.5/10**

Daft Punk
Discovery

[Virgin]

ANNE-MARIE ROLLIN

ENFIN ! Il est disponible en magasin dès aujourd'hui le tend attendu *Discovery*, le second album de la formation parisienne Daft Punk. Le duo s'est transformé en robots et cela s'entend. Le son est mécanique, carré, aseptique, renfermé et, malgré tout, entraînant. Imaginez vos amis d'enfance RD2 et C3PO se défoncer sur une piste de danse dans une autre galaxie que celle des planètes Dagoba et Tatouine! Les quatorze pistes ne sont pas si innovatrices que cela, mais elles engendrent une imagerie mentale des plus créatrices. L'éclair de génie de Daft Punk avec *Discovery*, c'est l'ajout dans la pochette d'une carte de membre du Daft Club. Le code d'accès personnel inscrit sur la carte donne accès à du contenu promotionnel. Tout frais sorti du four intergalaxique. Complètement *in*. **8.5/10**

Artistes variés
Plastic volume 4

[Nettwerk]

EVENS LÉVESQUE

Plastic volume 4, avec une pochette horrible (mettant en vedette Astro le petit robot génétiquement modifié), mise sur de gros noms tels que The Chemical Brothers, Paul Van Dyk et Moby. Facile. On se plaît malgré tout à écouter ces rythmes sur lesquels on s'est trémoussé. Un gros défaut: les pièces ne sont pas mixées, chose surprenante pour une compilation de musique électronique, ce qui nous fait endurer l'intro et la finale (elles n'ont pourtant pas d'autre utilité que de servir au mixage pour les DJs. Pire encore, quelques morceaux se terminent même par un minable «fade out». *Plastic volume 4* a quand même le mérite de réunir plusieurs facettes de la musique électronique, du house progressif de la pièce «Schorchio», au techno de «Porcelain», en passant par le trance éthéré et planant «Tell me why (the riddle)». Cependant, l'album, trop général, ne demeure qu'un survol et n'explore pas en profondeur les styles musicaux qu'il présente. Pour néophytes seulement. **7/10**

Entrevue

Sophie Durocher se souvient du *Délit*

ANNE-MARIE ROLLIN

Avant de faire son nid à Télé-Québec, l'animatrice des Choix de Sophie est passée par McGill, par *La Presse*, par Radio-Canada, par la prestigieuse Université Columbia à New York, par l'émission de Robert Guy Scully et aussi par... *Le Délit français*. «Que de souvenirs!»

À l'époque, on parlait de l'édition française du *McGill Daily* ou, au mieux, du *McGill Daily français*. Au cours de cette entrevue avec Sophie Durocher, les archives du *Daily/Délit* ont eu l'opportunité de se raconter. Depuis le milieu des années 80, période des études en North American Studies à McGill de l'actuelle star culturelle du petit écran, les relations entre les anglophones et les francophones sur le campus se sont, disons-le, détendues. Juste à voir les sujets d'articles que les journalistes francophones préconisaient, force est de constater qu'il fallait «se battre pour des choses de base» telles que la correction des travaux rédigés en français par des professeurs capables de lire cette langue ou la possibilité de s'adresser à des employés francophones sur le campus.

En tant que journaliste et plus tard en tant que rédactrice en chef du *Délit*, Sophie Durocher a consacré beaucoup d'énergie à la revendication de services francophones à McGill. Parce que le journal devait se faire le reflet des besoins de 20 p. cent de la population élevée dans la langue de Molière, toute l'équipe de journalistes en a fait «son principal cheval de bataille», quitte à se mettre l'administration à dos. Avec une quinzaine d'années de recul, c'est le numéro spécial sur le «fait français» dont se souvient le plus la femme de carrière âgée aujourd'hui de trente-cinq ans. Difficile de l'oublier! Girerd, le caricaturiste de *La Presse*, respecté pour l'utilisation judicieuse de son médium durant la saga du stade olympique, qui accepte de dessiner la une du *Délit*. Pire encore, le chien de Girerd qui pisse sur la statue de James McGill!

Pourtant, «alors que l'édition française faisait un numéro spécial sur le fait français, le *McGill Daily* faisait la une avec le Timore Oriental». C'est que les préoccupations n'étaient pas les mêmes pour les deux équipes éditoriales. Les dossiers spéciaux du *Daily* sur l'homosexualité, la Palestine, la découverte de l'ADN pour ne nommer que ceux-là illustrent bien que «le *McGill Daily* était un journal de gauche». Sophie, elle, voyait dans le mandat d'un journal étudiant de traiter de la réalité des étudiants ainsi que des événements qui se passaient sur le campus et à Montréal. La dichotomie dans les politiques éditoriales complexifiait de beaucoup son travail de rédactrice en chef, d'autant plus que le *Daily français* était «dépendant» du *McGill Daily*. Certaines réalités évoluent moins rapidement que d'autres!

Du *Délit* à la télé

Ce n'est pas parce que Sophie Durocher ne travaille plus pour un journal qu'elle a perdu le goût des mots. Son «respect pour les mots», comme elle le dit souvent, remonte à trop loin. Son père et sa mère possédaient beaucoup de lives, ses frères faisaient constamment jouer des disques et une de ses soeurs avait une passion pour la poésie. Pendant que la famille séjournait en France, sa mère lui aurait offert un journal vierge, qu'elle pouvait garnir d'articles et de photos à son aise. Au fil des années et des confrontations avec le populaire «phénomène du tsé-veut-dire», la recherche du mot juste a pris de l'ampleur. Aujourd'hui, elle admire tout particulièrement les écrivains qui jouent avec les mots: «jouer avec les mots est un jeu d'esprit incroyable». Son poète préféré est Jacques Prévert et elle a récemment redécouvert Léonard Cohen.

On ne devient pas animatrice de télé du jour au lendemain. Cinq moments forts de son parcours professionnel résument assez bien le tout: la réalisation d'un stage d'été à *La Presse*, le travail de rédactrice et reporter pour Radio-Canada, la maîtrise d'un an à l'Université Colombia, l'expérience acquise aux côtés de Robert Guy Scully pendant plus de cinq ans et la rencontre avec une des têtes dirigeantes de Pixcom, les producteurs de l'émission les Choix de Sophie. Étonnament, ce n'est pas la maîtrise à Columbia qui a tout changé. Quoique la formation académique qu'elle y ait reçu était irréprochable, Sophie Durocher ne recommande pas aux plus jeunes de fréquenter l'institution new-yorkaise. «C'est trop cher et le diplôme n'est pas assez reconnu ici». C'est 17 000$ en frais de scolarité pour une seule année que lui a coûté ce diplôme, sans compter qu'elle a dû vivre dans le Big Apple pendant tout ce temps.

Le projet qu'elle caresse depuis longtemps, c'est d'écrire une pièce de théâtre. En fait, les personnages, leurs récits, la mise en scène et les acteurs l'habitent depuis longtemps déjà. Seul le temps manque pour coucher le projet sur papier. Tout ce que le *Délit* a